



HAL
open science

Souvenirs d'élèves forestiers au cours de la Seconde Guerre mondiale

Stéphane Weiss

► **To cite this version:**

Stéphane Weiss. Souvenirs d'élèves forestiers au cours de la Seconde Guerre mondiale. *Revue forestière française*, 2014, LXV (6), pp.569-572. 10.4267/2042/53990 . hal-02966220

HAL Id: hal-02966220

<https://hal.science/hal-02966220v1>

Submitted on 24 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOUVENIRS D'ÉLÈVES FORESTIERS AU COURS DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

STÉPHANE WEISS

Deux articles publiés en 2010 et 2012 par la *Revue forestière française* ont abordé la participation militaire des cadres et préposés forestiers français à la Seconde Guerre mondiale.

Les contacts établis à cette occasion ont permis de recueillir en 2012 le témoignage de trois anciens élèves de la 115^e promotion 1941-1943 de l'École nationale des Eaux et Forêts (ENEF) : Roland Croisé, Jacques Marion et Yves Chevalier.

À travers les souvenirs de ces anciens élèves, malgré sept décennies d'écart, transparaît le quotidien des élèves forestiers placés entre 1940 et 1944 dans le contexte particulier de la France occupée : un pays divisé en zones distinctes restreignant la circulation, un pays soumis au rationnement puis, à partir de février 1943, la menace du Service du travail obligatoire (STO) pour les jeunes gens nés après 1918. Il a dès lors paru opportun de proposer aux lecteurs de la *Revue forestière française* une synthèse de ces témoignages.

En 1993, la *Revue forestière française* a d'ores et déjà publié le récit de Marcel Jacamon, élève de la 116^e promotion. Né avant 1919, Marcel Jacamon a échappé au STO et, avant de prendre ses fonctions dans l'administration forestière, a été affecté en stage en juillet 1943 à l'École du bois et des carburants forestiers installée à Port-sur-Saône. Les témoignages recueillis en 2012 apportent un éclairage complémentaire.

L'ENEF n'a pas échappé à la tourmente de l'année 1940. Après l'armistice de juin 1940, Nancy se trouve placée en zone interdite : le retour des populations ayant fui au cours de l'exode y est interdit. Cette règle vaut également pour l'ENEF, qui n'ouvre pas ses portes en septembre 1940. Les élèves ayant choisi l'ENEF en 1940 se trouvent placés en *stand-by*. Ainsi en est-il pour Yves Chevalier, qui passe un an à travailler dans une entreprise de fabrication de condensateurs électroniques à Monaco, entre sa sortie de l'Agro en 1940 et sa rentrée à l'ENEF en 1941.

L'ENEF est en effet réinstallée en 1941 à Paris, au 50 boulevard de l'Hôpital (XIII^e arrondissement), dans les locaux où se tenaient les cours de l'École supérieure du Bois. L'école réintègre toutefois son siège nancéien pour la rentrée de septembre 1942, bien que Nancy soit toujours située en zone interdite.

La 115^e promotion a effectué sa rentrée en septembre 1941. Elle comportait des élèves aux statuts différents : jeunes gens non mobilisés en 1939 et sortis des écoles préparatoires en 1940 ou 1941 ; des élèves plus âgés mobilisés en 1939, démobilisés en 1940 ou plus tard après un passage par l'Armée d'armistice et retournés à l'ENEF pour achever leur cursus. L'ENEF a conservé à Paris son statut d'internat. Les élèves ont ainsi été logés au *Style Hôtel*, près de la Porte

d'Italie, tandis que les repas étaient pris dans la cantine de la maison des Mines, près de la rue Claude-Bernard (à l'exception, précise Yves Chevalier, du petit-déjeuner, qui était pris dans un café moyennant des tickets de ravitaillement). Le gîte et le couvert étaient ainsi fournis, au détail près des limitations du rationnement et du chauffage : les locaux de cours étaient chauffés durant la mauvaise saison mais Jacques Marion se remémore que tel n'était par contre pas le cas des chambres du *Style Hôtel*.

De retour à Nancy, les élèves ont rejoint l'internat de l'ENEF. À Paris comme en Lorraine, les élèves sont restés confrontés à la question quotidienne du ravitaillement. Comme il n'y avait initialement pas de cantine au sein de l'ENEF à Nancy, les repas étaient pris dans un restaurant place du Marché. Or, ce restaurant s'est bientôt trouvé à court de ravitaillement : une cantine a alors été remise en état à l'ENEF, sans toutefois résoudre le problème chronique du ravitaillement. Le système D et l'économie parallèle ont été de rigueur, comme pour une majorité de Français.

Il a fallu faire jouer les solidarités familiales. Jacques Marion recevait ainsi de la nourriture d'appoint de sa famille de Bourgogne, sous forme de colis alimentaires, notamment un peu de charcuterie et du saindoux, ce dernier étant destiné à remplacer le beurre et à procurer quelques calories. Jacques Marion signale également que René Chabrol, élève de la 115^e promotion originaire des Cévennes, a fait venir de sa région des sacs de châtaignes, qui ont permis d'agrémenter un temps l'ordinaire. De même, les élèves ont régulièrement perçu des livraisons de pommes de terre, dont Jacques Marion pense qu'elles provenaient de plantations installées autour des maisons forestières de la région. Les forêts nancéiennes ont également été mises à contribution : Yves Chevalier rapporte qu'un de ses camarades de promotion, Louis Civatte, s'était spécialisé dans le ramassage de champignons en forêt de Haye, dans une optique non pas ludique mais bel et bien alimentaire.

Malgré la guerre, l'enseignement à l'ENEF a continué à reposer sur des séances pratiques de terrain et sur des tournées d'études.

Jacques Marion se souvient de tournées d'études en région parisienne (Fontainebleau notamment) ainsi qu'en province, y compris en zone occupée ou à ses abords immédiats : dans les Alpes, à Tronçais dans l'Allier, à Cîteaux en Côte-d'Or. En 1943, la 115^e promotion se rend ainsi dans les Alpes, dans la région de Grenoble puis près de la frontière italienne. Les tournées se déroulaient en autocar gazogène, faute d'autre carburant.

Se rendre en zone occupée depuis Paris ou Nancy impliquait de traverser la ligne de démarcation. Jacques Marion ne se souvient pas de difficultés particulières au passage de cette ligne. Yves Chevalier signale s'être étonné de cette absence de difficultés. À leur avis, l'administration forestière française préparait ces passages par des contacts avec les services forestiers allemands, contacts qui seront également activés en 1943 pour tenter de soustraire les élèves au STO comme le précise le témoignage de Marcel Jacamon publié en 1993.

Depuis Nancy, la forêt de Haye constituait naturellement le lieu privilégié des travaux pratiques. L'accès aux Vosges est par contre resté bien plus limité : il y a bien eu une tournée dans les Vosges, mais seulement dans le secteur de Darney sans s'approcher davantage de la frontière allemande établie en 1940 sur l'ancienne frontière issue de la guerre de 1870.

Malgré les contraintes du temps, les élèves ont connu une scolarité nancéienne relativement normale, terme employé par Yves Chevalier, jusqu'au printemps 1943. Parallèlement aux enseignements, Jacques Marion et quelques autres camarades ont suivi des cours de trompe de chasse, à Paris dans la cave du *Style Hôtel*, puis à Nancy, avec un professeur plombier

de métier, et allaient sonner en forêt de Haye. Jacques Marion rapporte une anecdote de tournée : étant le plus jeune de sa promotion, il avait le privilège de pouvoir embrasser les serveuses durant les repas au cours des tournées. Au sein de la 115^e promotion, Michel Cointat (futur ministre de l'Agriculture en 1971-1972) en aurait été jaloux...

L'instauration du STO vient bouleverser la fin de scolarité de la 115^e promotion et la seconde année de la 116^e promotion. Le STO est décrété le 16 février 1943 avec, dès la semaine suivante, une concrétisation menaçante pour les élèves de l'ENEF : leur recensement à la mairie de Nancy. En mai, intervient l'obligation de retrait d'une « carte de travail », que la 115^e promotion, alors en tournée, reçoit à Grenoble.

Sur les trois élèves nés en 1922, deux se dissimuleront mais le troisième sera soumis à un départ contraint en Allemagne. Des démarches entreprises par la direction de l'école permettent en revanche d'obtenir une échappatoire pour les élèves nés de 1919 à 1921 : leur affectation dans les Landes, en tant que sapeurs-pompiers forestiers. Ainsi, 36 élèves des 115^e et 116^e promotions ont quitté Nancy pour Bordeaux le 20 juillet 1943. L'inspecteur général des Eaux et Forêts Tassion, en poste à Bordeaux, a en effet obtenu d'accueillir les élèves pour un emploi en petits groupes, dans le cadre de chantiers d'exploitation de bois incendiés et de chantiers de carbonisation.

Les élèves sont répartis en neuf camps dans les départements des Landes et de la Gironde. Jacques Marion est affecté au Barp (Gironde). Fin 1943, son groupe a ensuite été versé dans l'encadrement de camps des chantiers de jeunesse, répartis entre différentes localités. Dans ce cadre, Jacques Marion est successivement affecté à Hostens (Gironde) puis à Saint Marc du Belin (vers Belin, Gironde).

Yves Chevalier est affecté à Marcheprime (Gironde), puis provisoirement à Luxey (Landes) et enfin à Lacanau de Mios (Gironde). À Lacanau, Yves Chevalier a servi comme adjoint au chef d'un camp de travailleurs : une centaine de jeunes gens, vivant en baraquements et chargés du bûcheronnage de billons destinés à la scierie de Marcheprime. Sans connaître la clientèle précise de cette scierie, Yves Chevalier pense plausible qu'elle travaillait pour des besoins des Allemands (les Landes étant situées au voisinage immédiat des chantiers des défenses côtières allemandes, consommatrices en bois de coffrage). Le chef de camp était un officier de l'armée de l'air, que les élèves de l'ENEF étaient chargés d'assister pour diriger les groupes sur les chantiers. Or ce chef « faisait tout » et ne laissait rien à faire à Yves Chevalier. Ayant de ce fait du temps libre au camp, Yves Chevalier a consacré son séjour landais à la lecture... et à ses fiançailles puis à son mariage le 8 juin 1944.

Les élèves sont encore majoritairement dans les Landes lorsque s'engagent les combats de la Libération. Des maquis se sont développés dans la région, en particulier aux confins du Lot-et-Garonne et du Gers. Les Allemands y ont engagé des opérations de ratissage en juin et juillet 1944. Ces combats n'ont cependant pas concerné le secteur d'affectation des élèves de l'ENEF, situé plus au nord. La région bordelaise est évacuée par les Allemands au cours des derniers jours d'août 1944, laissant la place aux groupes armés issus de la Résistance (aucune troupe n'est affectée dans le Sud-Ouest avant novembre 1944).

Yves Chevalier indique n'avoir pas eu de contact direct avec la Résistance. Plusieurs jeunes des camps, ainsi que deux élèves de l'ENEF, ont toutefois pris le maquis dans les Landes. Fin août-début septembre 1944, Yves Chevalier se souvient néanmoins de l'arrivée de voitures supposées de la Résistance, mais sans certitude, dont les occupants ont dévalisé le camp (réserves de draps, de couvertures, de ravitaillement).

Avec l'automne, le retour à une certaine normalité a permis aux élèves de rejoindre leurs affectations définitives. Yves Chevalier, affecté à Nice, est resté dans les Landes jusqu'en novembre 1944, dans l'attente du rétablissement des communications ferroviaires vers le Sud-Est. Son périple vers Nice a impliqué le passage du Rhône en bac, les ponts ferroviaires sur le fleuve ayant été détruits, puis plusieurs jours d'arrêt forcé à Marseille, dans l'attente de la réouverture au trafic du viaduc d'Anthéor. Il lui a fallu séjourner à Marseille au milieu d'une foule de voyageurs : « l'uniforme a rendu des services » se souvient Yves Chevalier, qui a finalement rejoint Nice un peu avant Noël 1944.

Pour conclure cet article, signalons qu'au moins un des élèves forestiers ayant pris le maquis dans les Landes, Francis Meyer, a ensuite pris part au siège de la poche allemande de la pointe de Grave en Gironde (garnison allemande maintenue en place jusqu'en avril 1945, tout comme celle de Royan, pour bloquer l'accès maritime au port de Bordeaux) mais nous ne sommes pas parvenu à en savoir davantage.

Stéphane WEISS
Ingénieur forestier
21 avenue Jean-Jaurès
F-38600 FONTAINE
(stephane_weiss@yahoo.fr)

BIBLIOGRAPHIE

- JACAMON (M.). — Il y a cinquante ans : les diplômés de l'« École des gazogènes » (juillet 1943). — *Revue forestière française*, vol. XLV, n° 5, 1993, pp. 591-594.
- WEISS (S.). — Sur les traces des cadres forestiers français tombés durant la Seconde Guerre mondiale. — *Revue forestière française*, vol. LXII, n° 5, 2010, pp. 575-584.
- WEISS (S.). — Sur les traces des forestiers français durant la Seconde Guerre mondiale. — *Revue forestière française*, vol. LXIV, n° 6, 2012, pp. 807-818.

SOUVENIRS D'ÉLÈVES FORESTIERS AU COURS DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE [Résumé]

Cet article aborde les conditions de vie des élèves de l'École nationale des Eaux et Forêts durant la Seconde Guerre mondiale. Il repose sur des témoignages recueillis en 2012, relatant les difficultés du ravitaillement et la menace du Service du travail obligatoire.

MEMORIES OF FORESTRY STUDENTS IN THE SECOND WORLD WAR [Abstract]

This article describes the way of life of the students of the French National School of Forest Engineers during the World War II. It is written on the base of testimonies collected in 2012 by the author, describing difficulties in replenishing supplies and the threat of the Compulsory Labour Service.
